



# Une Lanterne n°192



## 1° lecture du livre de l'Exode (Ex 32, 7-11.13-14)

En ces jours-là, le Seigneur parla à Moïse : « Va, descends, car ton peuple s'est corrompu, lui que tu as fait monter du pays d'Égypte. Ils n'auront pas mis longtemps à s'écarter du chemin que je leur avais ordonné de suivre ! Ils se sont fait un veau en métal fondu et se sont prosternés devant lui. Ils lui ont offert des sacrifices en proclamant : 'Israël, voici tes dieux, qui t'ont fait monter du pays d'Égypte.' » Seigneur dit encore à Moïse : « Je vois que ce peuple est un peuple à la nuque raide. Maintenant, laisse-moi faire ; ma colère va s'enflammer contre eux et je vais les exterminer ! Mais, de toi, je ferai une grande nation. » Moïse apaisa le visage du Seigneur son Dieu en disant : « Pourquoi, Seigneur, ta colère s'enflammerait-elle contre ton peuple, que tu as fait sortir du pays d'Égypte par ta grande force et ta main puissante ? [...] Souviens-toi de tes serviteurs, Abraham, Isaac et Israël, à qui tu as juré par toi-même : 'Je multiplierai votre descendance comme les étoiles du ciel ; je donnerai, comme je l'ai dit, tout ce pays à vos descendants, et il sera pour toujours leur héritage.' » Le Seigneur renonça au mal qu'il avait voulu faire à son peuple.

Le récit du Veau d'Or, avec celui du passage de la mer des Joncs, fait partie des histoires les plus connues du livre de l'Exode. Il ne s'agit pas ici d'un culte idolâtre, dans le sens où Israël aurait adoré un autre dieu, mais dans le sens de représenter celui qui est son Dieu sous la forme d'une image : c'est en cela que consiste « le péché originel » d'Israël, écrivent deux exégètes allemands (traduction de leur livre par Philippe Nicolet).

Le texte présuppose la chute du Royaume d'Israël (dit du Nord) qui fut incorporé à l'Empire assyrien en 722 av. notre ère. Car c'est dans ce pays, dans les sanctuaires de Bethel et de Dan, que le Dieu d'Israël fut adoré sous la forme d'un taureau. Ce passage a donc été écrit après la chute de Samarie pour justifier sa ruine et servir de leçon.

Une lecture approfondie permet de découvrir que le texte n'est pas d'un seul auteur et a connu de nombreux remaniements avant la forme finale que nous lisons.

Le « veau » semble être une manière péjorative de désigner un taureau qui, dans l'Orient ancien, représentait beaucoup de divinités, comme ce fut le cas en Israël.

Pour comprendre ce que représentait l'interdiction des idoles et en quoi la fabrication du « veau » est une faute, il faut relire les commandements, ce que l'on appelle le Décalogue. Le premier commandement tient en deux points : *Tu n'auras pas d'autres dieux que moi ; tu ne te feras pas d'idoles.*

Cette interdiction est très nouvelle pour Israël qui côtoie des peuples où pullulaient des statues de toutes sortes de dieux.

En vérité, disent aujourd'hui ceux qui étudient le milieu biblique, jusqu'à l'Exil et peut être même quelques temps après le retour, il y avait plusieurs cultes dans le « peuple de Dieu » comme l'attestent les prophètes.

Les biblistes pensent, qu'aux lois propres aux tribus (qui était le texte primitif), des prêtres ont ajouté des interdits concernant l'idolâtrie et les images, puisque cela se faisait encore ici ou là ! Suite à l'exemple de Samarie, on a fait de ce péché la cause de l'Exil. Le monothéisme ne s'est donc imposé en Israël qu'après l'Exil, comme le Sabbat tous les sept jours.

Les rédacteurs ont profité de l'autorité de Moïse pour faire passer leur message. Ils en font ici le défenseur du peuple face à Dieu.

**2° lecture**

**de la 1° lettre de saint Paul à Timothée (1 Tm 1, 12-17)** Bien-aimé, je suis plein de gratitude envers celui qui me donne la force, le Christ Jésus notre Seigneur, car il m'a estimé digne de confiance lorsqu'il m'a chargé du ministère, moi qui étais autrefois blasphémateur, persécuteur, violent. Mais il m'a été fait miséricorde, car j'avais agi par ignorance, n'ayant pas encore la foi ; la grâce de notre Seigneur a été encore plus abondante, avec la foi, et avec l'amour qui est dans le Christ Jésus. Voici une parole digne de foi, et qui mérite d'être accueillie sans réserve : le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs ; et moi, je suis le premier des pécheurs. Mais s'il m'a été fait miséricorde, c'est afin qu'en moi le premier, le Christ Jésus montre toute sa patience, pour donner un exemple à ceux qui devaient croire en lui, en vue de la vie éternelle. Au roi des siècles, au Dieu immortel, invisible et unique, honneur et gloire pour les siècles des siècles. Amen.

Il est des écrits pauliniens dont la paternité de Paul est reconnue et ne pose pas de questions : 1° aux Thessaloniens, Galates, Philippiens, Philémon, 1° et 2° aux Corinthiens, Romains.

Il en est d'autres qui portent le nom de Paul, mais dont on doute sérieusement qu'ils aient été écrits par lui-même : 2° aux Thessaloniens (doute à 50%), Colossiens (à 60%), Ephésiens (à 80%), Tite, 1° et 2° à Timothée (doute à 80/90%). La plupart du temps, on pense qu'un membre de l' « école paulienne » a pris sur lui d'écrire une lettre sous le nom de Paul pour qu'elle soit reçue avec l'autorité de l'apôtre. Cela suppose que la communauté de cet écrivain a considéré ce dernier comme un interprète autorisé de la pensée de Paul : *l'écrivain autorisé s'enveloppe du manteau de l'apôtre pour continuer son œuvre*, écrit le P. Raymond Brown.

Souvent dans les écrits pseudonymiques, l'auteur supposé se voit attribuer des paroles que nous pourrions juger « narcissiques » (ex.: l'auteur du IV° évangile qui fait dire maintes fois à Jésus : *JE suis...* ; ici : *en moi le premier* !) Paul n'était pas imbu de sa personne, ses vrais écrits attestent du contraire. Mais l'anonyme, n'hésite pas à le faire pour honorer son « maître » !

Les églises chrétiennes affirment la canonicité des lettres à Timothée et à Tite. Elles les reconnaissent comme Parole de Dieu. Mais le problème de l'authenticité reste ouvert : Est-ce Paul qui les a rédigées ? Questionnent les rédacteurs de la TOB. Au point de vue de la critique interne, sur un total de 902 mots utilisés dans ces lettres, 305 ne se trouvent nulle part ailleurs dans Paul et 175, nulle part dans le N. Testament.

Le sujet principal dont parlent ces écrits est : comment guider l'Eglise? Paul dans toutes ses lettres n'a jamais envisagé cette question avec une telle ampleur. La structure de l'Eglise qui émane de ces quatre lettres que l'on appelle les Pastorales (justement parce qu'elles veulent conseiller des responsables de communautés), révèle une organisation qui n'était pas encore celle de l'époque à laquelle vivait Paul.

L'apôtre est sensé écrire de Rome où il serait en captivité. Mais maints détails ne coïncident pas avec les données des Actes, à tel point qu'il faudrait envisager une seconde incarcération de Paul dont nous n'avons aucune preuve et qui semble difficile à concevoir. Elle ne l'est que pour ceux qui défendent que c'est Paul qui a bien écrit ces lettres !

Les différences entre les enseignements des Pastorales et la pensée paulinienne sont importantes. De plus, dans les Pastorales, le titre de « sauveur » est appliqué à Dieu et au Christ, ce qui ne se retrouve nulle part dans les écrits de Paul où il est uniquement attribué à Jésus.

La formule « *elle est digne de confiance cette parole* », ne se trouve que dans les lettres à Tite et Timothée. La dernière phrase de notre passage est une louange à Dieu d'origine liturgique, les Pastorales en utilisent souvent.

**Evangile**

**selon saint Luc (Lc 15, 1-10)** En ce temps-là, les publicains et les pécheurs venaient tous à Jésus pour l'écouter. Les pharisiens et les scribes récriminaient contre lui : « Cet homme fait bon accueil aux pécheurs, et il mange avec eux ! » Alors Jésus leur dit cette parabole : « Quel homme parmi vous, s'il a cent brebis et qu'il en perd une, n'abandonne pas les 99 autres dans le désert pour aller chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? Quand il l'a retrouvée, il la prend sur ses épaules, tout joyeux, et, de retour chez lui, il rassemble ses amis et ses voisins pour leur dire : 'Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma brebis, celle qui était perdue !' Je vous le dis : C'est ainsi qu'il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit, plus que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de conversion. Ou encore, quelle femme qui a dix pièces d'argent et qui en perd une, ne va pas allumer une lampe, balayer la maison, et chercher avec soin jusqu'à ce qu'elle trouve ? Quand elle a trouvé, elle rassemble ses amies et ses voisines pour leur dire : 'Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé la pièce d'argent que j'avais perdue !' Ainsi je vous le dis : Il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se convertit. »

La liturgie ajoute à ces deux paraboles, celle du « fils perdu et retrouvé », - mais texte trop long pour l'insérer ici ! Cependant l'unité des 3 paraboles est évidente : retrouver ce qui était perdu suscite une joie légitime. A lire Lc, on se rend compte que « la marche » mais aussi « le repas » ont une importance pour lui. Dans le chapitre précédent, nous avons eu droit à une scène de banquet. Dès le début de notre passage, nous voyons que l'un des reproches faits à Jésus c'est de manger avec les publicains et les pécheurs. Dans la 3<sup>e</sup> parabole, le père organise un grand festin pour avoir retrouvé son fils « perdu ». Certains ont décelé, non sans exagération, dans la *commensalité* [==>\*] l'essence du christianisme. Il est vrai qu'elle tient une place fondamentale dont Lc rend compte dans ses livres. N'oublions pas que les 1<sup>er</sup> chrétiens se retrouvaient autour d'une table pour manger ensemble et pour célébrer l'eucharistie.

Plutôt que d'« essence du christianisme », je parlerai de test, de critère, écrit F. Bovon : en pratiquant ou en refusant la commensalité qui est à la fois partage matériel et communion spirituelle, l'Eglise tient ou tombe. Lc le dévoilera pour le temps de l'Eglise (Ac 11,3). C'est en acceptant la commensalité avec les païens que l'Eglise primitive, jusque-là formée de juifs convertis, a pu continuer et grandir. Pour Jésus, la pratique de la commensalité, celle qu'il préconisa à ses disciples (10,7-9), est une base de l'expansion du Royaume.

[\*] *Commensalité*, est un mot féminin, attesté dans la langue française dès 1549. Il dérive du terme « commensal » que l'on trouve pour la 1<sup>er</sup> fois en 1420 et qui désigne une personne qui mange à la même table qu'un autre. Ce mot est issu du latin médiéval *commensalis* (compagnon de table) composé de *cum* (avec) et *mensa* (table, nourriture).

Vu le contexte, le comportement de Jésus (faire bon accueil aux pécheurs et manger avec eux) a un lien étroit avec l'attitude de Dieu. Pour justifier sa conduite, Jésus donne deux paraboles construites de façon parallèle. Le « perdu » puis « retrouvé » identifie le pécheur à la brebis ou à la pièce.

On notera que la conversion du pécheur n'est pas due à une démarche personnelle, mais est le fruit de celle de Dieu qui est sans cesse à sa recherche.

Il est question de 99 justes. Est-ce là une ironie à l'adresse des pharisiens et des scribes qui ont besoin eux aussi de se convertir (car nul n'est juste devant Dieu), écrit Hugues Cousin ? Ne serait-ce pas plutôt une façon de souligner à l'extrême, le prix que Dieu attache à chaque individu ? C'est là, la raison pour laquelle Jésus s'autorise à fréquenter les exclus, les pécheurs.

Le chapitre 15 est unifié autour du thème de la miséricorde qui est une des composantes essentielles de l'être même de Dieu que révèle l'attitude de Jésus. Quand on est dans une religion de devoir et de mérite, comment comprendre la démesure de l'amour de Dieu ? écrit Michel Hubaut.

Lc est le seul à donner une parabole « féminine » en parallèle avec celle, « masculine » du berger. Le rédacteur aime bien les alternances : après l'homme, la femme ; après l'image champêtre, l'image domestique.

L'image du berger est chargée de souvenirs bibliques : le Berger d'Israël, c'est Dieu lui-même, plein d'amour pour ses brebis dispersées ou égarées et qui ne cesse de les rechercher (cf. Is 40,11 ; Jr 23,1-4 ; Ez 34,16 ; Ps 22. ...)

La joie est un des thèmes essentiels des trois paraboles (brebis, pièce et fils perdus). La joie de Dieu est de « sauver » chacune de ses créatures, de la voir participer à la plénitude de sa vie et de son amour, mais qui laisse le temps et respecte la liberté humaine. Le curé d'Ars disait que le pécheur peut se convertir dans les dernières secondes (pour celui qui saute dans l'eau pour se suicider, entre le haut et le bas du pont !). La vision biblique de la personne permet de dire qu'il peut encore décider lors de son entrée dans l'ailleurs de cette terre.

Dans ces deux petites paraboles, il faut aller chercher (la brebis ou la pièce) : c'est là, la mission de Jésus, qui nous dit que c'est Dieu qui a l'initiative. Or, dans la parabole du fils perdu, c'est l'inverse qui se produit : le père ne fait rien. Il laisse partir son fils (respectant par là sa liberté). Celui-ci fait ses expériences à travers lesquelles il est amené à découvrir qui est son père. Celui-ci attend, et court à sa rencontre, etc. Il n'a pas un mot sur le passé, ne le laisse pas finir sa confession. Les deux premières paraboles portent sur la recherche, la troisième, sur la conversion, le retour. Nous avons là deux aspects du pardon : il s'agit toujours de deux libertés (celle de Dieu, celle de l'être humain) qui se rencontrent, écrit Augustin George.

## Homélie pour le 24<sup>o</sup> dimanche du T. O.

(le 15/09 ; 9h00 : Luc-sur-Orbieu)

La pointe des paraboles de ce dimanche porte sur l'identité de l'être humain pécheur. A ceux qui le critiquent, Jésus donne une réponse en trois étapes. La lecture brève nous en propose deux et cela est déjà riche. Regardons ces récits de plus près.

Qu'arrive-t-il à ce berger ? Il ne supporte pas la perte d'une brebis. Alors, pour la retrouver, il laisse toutes les autres, le temps qu'il faudra. Etrange conduite que d'abandonner son troupeau ! Pourtant elle est présentée comme normale, parce que ce n'est pas là que porte l'enseignement de Jésus. Par contre, ce qui est souligné c'est que, d'avoir tout mis en œuvre pour retrouver cette brebis, de l'avoir portée sur ses épaules, de tout cela, jaillit une immense joie qu'on ne peut garder pour soi.

La conclusion de l'histoire, évoquant « le ciel », nous dit que Jésus nous renvoie à Dieu qui n'a de cesse de rechercher tout pécheur jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvé, jusqu'à ce qu'il se soit converti. Le pécheur n'est donc pas définitivement perdu, c'est déjà une leçon à tirer de ce texte. Jésus dit aussi que Dieu se réjouit et partage sa joie quand quelqu'un qui s'est éloigné et s'est perdu est ramené dans le troupeau, ou revient à la maison comme le dit la 3<sup>o</sup> parabole du fils prodigue.

Par cette 1<sup>o</sup> parabole, Jésus justifie son comportement, sa mission : aller vers les pécheurs, les accueillir, manger avec eux, pour qu'ils découvrent le royaume de l'amour, ou le réintègrent s'ils s'en sont éloignés. Cela devrait réjouir les bien-pensants qui se croient justes, que Jésus place dans les 99 brebis qui n'ont pas besoin de conversion, (ou pensent ne pas en avoir besoin) ; mais il n'en est rien.

D'où la 2<sup>o</sup> parabole qui n'est pas un double de la première. Car Jésus s'adresse ici à ceux qui se croient justes. Voyons le texte. Il s'agit d'une femme et d'une pièce d'argent (une drachme)... Ce qui change déjà, c'est que le texte nous donne des détails sur ce que fait la femme : elle allume la lampe, elle balaie la maison, et elle cherche avec soin jusqu'à parvenir à ses fins.

Autre changement : tout se passe dans la maison de cette femme, chez elle, et non plus à l'extérieur comme précédemment. Tout se passe à l'intérieur : la femme veut y voir clair, enlève la poussière et cherche. Elle est l'image de chaque être humain qui un jour finit par découvrir qu'il y a en lui quelque chose de fondamental qui est « perdu » ; qui découvre sa réalité humaine de « pécheur ».

Mais cette réalité n'est que le côté pile de la pièce. Car il y a le côté face, celui de la miséricorde qui jaillit de la prise de conscience de cet état profond de « perdition ». On notera enfin que cette femme de la parabole n'a pas laissé les 9 autres pièces qui lui restaient ; ce qu'elle a fait, c'est un bon nettoyage .... qui engendre la vraie joie.

Un tout petit détail surprend ici le lecteur attentif. Dans la 1<sup>o</sup> parabole, il était dit : « l'ayant trouvée », (en parlant de la brebis). Dans la deuxième, le texte grec dit seulement « ayant trouvé ». Qui ? Quoi ? Peut-être tout simplement la vérité sur soi qui est double. Car en se trouvant « perdu » (pécheur), l'être humain se trouve simultanément « sauvé » et retrouve sa dignité d'enfant de Dieu qu'il avait perdue (comme le dira la parabole du fils prodigue). C'est cette expérience qui est source de joie !

Faites le ménage en vous-mêmes, dit Jésus aux Pharisiens et aux scribes à travers cette parabole. Car c'est la seule véritable expérience qui vous révélera à la fois qui vous êtes (des pécheurs comme tout le monde), et qui vous révélera aussi la tendresse de Dieu et sa miséricorde à votre égard, et vous comblera de joie.

C'est à cette même expérience que nous invite la Parole de Dieu. Il ne nous reste qu'à laisser l'Esprit changer notre cœur, et nous deviendrons des témoins de la miséricorde en la vivant chez nous, autour de nous ! Alors, il y aura de la joie, au ciel, mais aussi, déjà sur terre : dans nos assemblées, nos villages, nos familles, dans toutes nos relations humaines, et aussi, au plus profond de nous. Car si nous consentons à notre être pécheur, nous découvrons aussi que nous sommes, ô joie, des pécheurs pardonnés !